

Le bord de l'étang

L'exilé que j'étais, eut un peu de mal à se faire accepter : l'accent bigouden, la méfiance envers les fils d'instits m'empêchèrent de me couler dans la masse. J'en conçus une réelle frustration, d'autant que notre vieil instituteur surnommé « *Le pélican* » en raison d'un goitre apparent me déroutait par sa froideur et un enseignement fossilisé auquel je n'étais pas préparé.

Mais ça dura peu et dès la fin des classes, je courais vers l'appartement vide de la rue Ernest Prévost, lançais mon cartable dans un coin, avalais une barre de chocolat et je rejoignais mes nouveaux copains au bord de l'étang.

C'était le lieu de rendez-vous des " branleurs ", enfants de « *galochiers* », d'ouvriers d'usine, de femmes de ménages. Des gamins souvent peu portés sur les études mais particulièrement débrouillards. Ils me firent découvrir les richesses des décharges d'ateliers, m'initièrent au lance-pierres et m'apprirent à tirer sur la gauloise en avalant la fumée.

L'hiver, l'escapade était de courte durée car la nuit tombait vite mais dès les beaux jours, la recherche des nids, la pêche au gardon et la chasse au rat à la tombée du jour m'obligeaient à rentrer bien tard. Après une bonne semonce, la promesse de ne plus recommencer et un repas réchauffé, je devais m'atteler à mon travail scolaire. Je ne rechignais pas, m'appliquais même, entre livres et cahiers sous l'abat-jour de la cuisine.

J'en garde encore le souvenir diffus d'un cocon confortable imprégné de la chaude présence maternelle.

